

Vogue.fr: 'L'excellent photographe Philip-Lorca diCorcia décrypte pour Vogue.fr quelques clichés de ses années W' by Carole Sabas, February 3th, 2011



Les photos de Philip-Lorca diCorcia flottent entre réel et imaginaire, zones indéfinies, à la croisée de leurs influences, d'Hollywood à Edward Hopper. Leur force de frappe mystérieuse a conquis les plus grands musées : elles figurent dans les collections majeures, du LACMA à Los Angeles comme du MET à New York. Elles sont aussi partie intégrale de l'histoire de ce magazine aux hauts standards artistiques qu'était "W" au tournant du millénaire, sous le règne de son directeur artistique, Dennis Freedman. Pulvérisant les tabous qui interdisent la double nationalité, P-L (comme l'appelle son entourage) était alors un des rares photographes à voyager impunément du monde de la mode aux galeries conceptuelles sans compromettre sa réputation.

Une expo et un catalogue, "Eleven", viennent rendre hommage à ce travail d'équipe exceptionnel. Chacune de ses images shootées entre 1997 et 2008 a été échafaudée dans une métropole visitée : Sao Paolo, Havana ou LA. Ré-arrangées sous une lumière cinématographique, les scènes dégagent une atmosphère de drame passif, entre reportage et fiction, mémoire du détail et évaporation du banal. De la narration elliptique, disent les critiques. "J'essaie de faire un travail qui requiert attention et temps. L'opposé de celui d'un photographe de magazine qu'on regarde pour quelques secondes, une image après l'autre, généralement avant d'oublier", explique quelque part l'artiste. Ses images, dit-il aussi, n'ont pas pour but de "distiller le moment parfait".

Diplômé de Yale en 1979, basé à New York depuis toujours, P-L diCorcia a été assimilé rapidement au courant de la photo conceptuelle, avec Cindy Sherman, John Baldessari ou Jeff Wall. A la fin des années 80, son style entre baroque théâtral et scènes de rue lui avait déjà assuré l'attention des critiques. A l'époque, il utilisait des membres de sa famille ou des amis. Son entrée en mode à la fin des années 90 est due à la complicité de Dennis Freedman. A l'affiche des plus grandes rétrospectives de musées, Philip-Lorca diCorcia avait déjà décliné des invitations à investir les doubles pages glossy des magazines. Pas son truc : "la mode partage avec le tourisme l'emphase sur la surface" a-t-il dit autrefois. Mais le DA de "W" lui apportait de nouvelles garanties : celles de l'intégrité de ses histoires, dans le fond, la forme, la taille et l'ordre des images imprimées. Pour l'artiste, la proposition ouvrait d'autres horizons. Au sens littéral, puisqu'elle incluait ces voyages au bout du monde, mais aussi en terme de confort de production et d'expérimentations techniques. Il était assuré aussi d'exercer librement ses commentaires. En règle générale, a-t-il dit aussi, "je cherche à critiquer. On ne peut pas éviter d'avoir une opinion".

L'expérience "W" a duré 11 ans, jusqu'au changement d'équipe en 2010 : "les annonceurs ne reconnaissaient pas vraiment leur monde, mais pour un temps, on a pu s'en sortir", commente sobrement l'artiste. Il y a découvert la manipulation digitale post-shooting (avec le cadavre des retoucheurs, Pascal Danguin de Box Studios), lui qui aujourd'hui encore, shoote au film et snobe Photoshop. A 60 ans, le photographe enseigne son art à Yale et travaille à ses prochains projets : une série qu'il intitule provisoirement "East of Eden", où il tisse ses rêveries autour de la crise financière de 2008 ("comme Adam et Eve chassés du paradis"), avec un des premiers shootings impliquant des aveugles. Se décidera-t-il enfin en 2011 à passer au film - pub ou fiction - , un de ses souhaits de longue date ? Possible. Une nouvelle collaboration mode semble en revanche peu probable. Page tournée.

En direct de sa maison de New York Upstate, il a accepté pour "Vogue.fr" de feuilleter l'album des souvenirs "W". En images pages suivantes.

Exposition "Eleven", du 10 février au 5 mars 2011, galerie David Zwirner, 519 W 19th St, New York.

Catalogue "Philip-Lorca diCorcia: Eleven, W Stories 1997-2008", édité par Dennis Freedman - Editions Freeman Damiani.



Cairo

Le livre suit l'ordre chronologique inverse des histoires. Cairo est la dernière parution dans "W" en 2008. J'étais au Mali, et quelqu'un au magazine a imaginé que c'était dans le voisinage de l'Égypte. L'inspiration vague à la base était de reconstruire avec des gens de souche une histoire à la Montague et Capulet. Mais comme d'habitude, c'était un prétexte. Sur place, on a utilisé les lieux qu'on nous proposait et les gens qu'on a recrutés via Facebook ou par connection. Cette femme était venue accompagner sa fille au casting. Et la maison appartient aux propriétaires d'une compagnie de téléphones portables. On nous avait dit qu'elle avait une vue magnifique, et c'était vrai. J'ai utilisé une double exposition pour le jeu des reflets. C'est une lumière d'hiver, 11 h du matin, mais avec des éclairages artificiels. Cette histoire en Égypte a pris 4 jours à shooter, une expérience rendue pénible par les difficultés de circulation dans la ville et la corruption extrême. Ils avaient même pris en otage les valises de vêtements. De beaux souvenirs quand même, comme cette soirée incroyable avec Omar Sharif et toute l'élite du Caire.



Paris

Ce n'était pas une histoire facile à gérer, par cause de manque de temps, même si Isabelle Huppert est évidemment une incroyable professionnelle. C'est elle qui a suggéré cette collaboration. Durant un vernissage, un homme m'avait demandé de dédicacer pour elle un catalogue. J'ai dit que j'étais un fan, il m'a proposé de la rencontrer. On a pris un thé ensemble et l'idée est née. Je l'ai apportée à Dennis, car je ne travaille pas avec des "celebrities" reconnaissables. Et sa personnalité aurait dominé mes images. La difficulté, c'était plutôt les gens qui veillent à son image. Les actrices veulent toujours être belles en photo. Isabelle a une extrême confiance en elle. C'est cette confiance qui la pousse à prendre des risques dans sa carrière, pas du tout une quelconque insécurité. A l'époque, elle venait de terminer "La Pianiste". J'avais suggéré un club échangiste. Elle trouvait ça cliché. Alors j'ai transposé en l'entourant de tous ces hommes qui agissent comme un contraste. Une réflexion psychologique de sa sexualité, à la fois forte, mais comme réprimée, en tout cas pas exposée.



São Paulo

Dans la plupart de mes histoires, je shoote toujours une vue aérienne ou générale de la ville, histoire de situer la scène, même si l'image n'est pas utilisée au montage final. C'est tout mon propos, étudier les interactions entre l'architecture et l'humain, l'urbain et le vivant, montrer ce qu'il s'y passe. Je ne suis pas un photographe intéressé par St Barth, moi. J'ai besoin de sentir cette tension. La ville au monde que je préfère reste New York, même si depuis les années Giuliani et après le 11 septembre, c'est devenu la ville des développeurs immobiliers, bourgeoise, middle-class, corporate, bien moins intéressante. Sao Paulo est fascinante. Immense, commerciale. C'est une métropole au bord de perdre totalement le contrôle, avec de telles disparités entre les classes sociales. On a fait un casting d'enfants dans des écoles défavorisées et on les a emmenés sur les lieux du shooting, dans ces villas d'ultra-riches qui se protègent contre eux, en temps normal. La fin du shooting, ça sonnait comme la fin d'un fantasme pour eux et leurs parents (bien sûr les enfants ont été payés).



St Petersburg

C'était une de mes vieilles idées d'aller shooter en Russie pendant la période qu'ils appellent "la nuit blanche". Le soleil ne se couche jamais et je voulais tout photographier en lumière naturelle. En réalité, une fois sur place, je me suis aperçu que certes, le soleil ne se couche pas, mais cela signifie qu'il fait gris non stop, jour et nuit. Evidemment, il a fallu ajouter de la lumière artificielle. Et puis le producteur m'a suggéré cet altérophile qu'il connaissait. Au début, je me demandais bien ce que j'allais pouvoir faire de ce freak. Mon point de départ, c'était ce petit film que j'avais fait avec la caméra HD que j'avais amenée et que j'ai perdue une fois sur place. J'avais l'idée du visage de la mannequin, Hannelore, sur un écran télé. On a dû racheter une caméra, refilmer. On a projeté son visage dans le cadre d'un studio TV (un vrai, auquel on a eu accès). Je crois qu'à l'époque, j'avais un petit béguin pour Hannelore. Du coup, le monsieur Muscle dans l'histoire, c'est moi.



Bangkok

Contrairement au Caire où j'étais déjà allé plusieurs fois, je connaissait mal Bangkok. L'histoire est celle d'une femme qu'on n'appellera pas une personne aimable : une femme qui traverse une crise d'identité et se partage en deux dans l'image finale. Elle assiste à ces combats de coqs, elle collabore avec des sweatshops, elle parie de l'argent, etc. Le producteur nous avait parlé de ces combats de coqs qui avaient lieu en dehors de la ville. Nadja Auermann a refusé d'y assister, alors on a shooté sans elle et on l'a intégrée numériquement à la scène. Merveille de ces manipulations d'ordinateur : ça offre des possibilités nouvelles... ou ça rend paresseux ! On a aussi transposé littéralement dans l'histoire un club où les filles dansent sur les tables. Elles ont un numéro dans leur bikini, le client intéressé appelle le numéro 13 ou autre. Collaborer avec Nadja était facile, plus qu'avec de jeunes mannequins moins expérimentées. Mon seul problème avec les models, c'est le temps incroyable qu'il faut pour les préparer. La prise de vue dure seulement 1 h, mais l'installation générale prend 3 à 4 h. Et à la fin c'est toujours moi qui attend quand même la mannequin. On leur fait même les ongles ! Mais pourquoi les ongles ?!



New York

Toute l'histoire a été construite en studio à New York, ce qui est toujours plus facile, car on a la possibilité de prendre plus de temps pour décider les sets, le casting, d'approfondir les recherches. Ici aussi, on a joué entre des gens choisis en agence – comme cette femme aux cheveux blancs – et des non-professionnels. Ce shooting a eu lieu avec "Eyes Wide Shut", donc je peux nier l'influence du film en toute certitude (les gens me demandent toujours de quel film je me suis inspiré pour telle ou telle image : aucun en particulier. J'absorbe les films que je regarde comme tout le monde, c'est tout). L'idée était de confronter ces gens de pouvoir à un show exhibitionniste (on aperçoit le stripteaseur derrière le rideau). Pour moi c'était une allégorie du monde de la mode. J'avais envie de montrer qu'un danseur nu mâle pouvait être attractif pour tous ces invités, les femmes mais aussi les hommes.



Havana

J'ai toujours voulu aller là bas, mais pour nous américains, à cause de l'embargo économique, c'est toujours compliqué. Même avec les connections des actionnaires propriétaires de "W" à l'époque (Disney), ça a pris six mois de négociation. La pauvreté était extrême. Les sollicitations dans la rue sont très agressives et un non n'est pas considéré comme acceptable. Pendant les 3 jours du shooting, toute l'équipe devait se déplacer ensemble. La mannequin était Guinevere Van Seenus. On était logés dans un hôtel hollandais à La Havane même, ce qui était appréciable car normalement, on aurait dû rester en dehors de la ville le soir, dans une des zones à touristes près de la plage. On a dû louer du matériel de cinéma, car il n'y avait rien en photo sur place à l'époque. On a embauché ces danseuses du club célèbre des années 50, le Tropicana que, pour une raison inconnue, Fidel n'a jamais fermé. Elles sont venues dans cette maison complètement à l'abandon mais réputée dans la ville. Elles portaient leurs vrais costumes de spectacle, dont ces chandeliers sur la tête qui s'allument réellement.



New York

Cette série a été intitulée “The Perfect World”. On a utilisé des mannequins de catalogue qu’on a extrêmement retouchés pour qu’ils aient l’air plus que parfaits, irréels. Des gens de pouvoir et d’argent parfaitement lisibles et évidents, des Américains stéréotypés avec tout ce qu’il faut : la femme blonde délicieuse, les beaux enfants... Là encore, ça ne parle que de surface, comme une autre allégorie du monde de la mode. Même s’il y a des signes que tout ne va pas si bien, la fille n’a pas l’air très heureuse, le mari a probablement une histoire extra-maritale, etc. On a shooté à Bridgehampton, dans cette chapelle où j’étais sûr qu’on nous interdirait l’accès (on a réussi en faisant une donation). Je voulais montrer que l’Amérique est un pays qui utilise désormais la religion pour justifier des choses que Jésus n’approuverait sûrement pas. C’est devenu un badge social de respectabilité, la religion. Comme les vêtements chers.



Los Angeles

C'était notre deuxième histoire en Californie, et cette fois, on avait eu accès aux Universal Studios. Du coup, je voulais en profiter et utiliser le plus de trucages possible. Comme on était dans ce décor de cinéma, on en a rajouté à volonté : faux buildings, faux sang, fausse pluie. La mannequin est Shalom Harlow. On a reçu énormément de lettres de protestation après cette histoire. On nous a accusés d'insensibilité à la violence contre les femmes. C'était pareil avec l'histoire de coqs et les organisations de défense des animaux. Dennis n'était pas très concerné par ces problèmes. Il essayait de gérer les annonceurs mécontents de ne pas voir suffisamment leurs vêtements. Son approche arty était plus répandue dans le monde des magazines alternatifs que des publications institutionnelles comme "W". Je n'ai jamais eu l'impression qu'il cherchait à exploiter mon style comme une signature. J'ai utilisé des techniques que j'avais mises au point pour mon propre travail, bien sûr. Mais personne ne m'a obligé à le faire.



Paris

J'appréhendais un peu ce shooting. Dennis avait du annuler sa venue à Paris avec moi. Je ne connaissais pas Marc Jacobs et je m'attendais à une prima donna. Or moi, je ne fais pas du management de personnalité. Jamais. Mais à ma surprise, Marc a été incroyablement coopératif. Il venait tout juste de sortir de réhab. Il suivait un régime très strict, il se levait très tôt pour son cours de yoga. Son chef nous a servi un délicieux repas avec du vin mais lui n'y a pas touché. J'ai été agréablement surpris par sa collection d'art. Il venait de commencer. Il y avait des évidences, bien sûr, Richard Prince ou John Currin. Mais on sentait déjà qu'il exerçait son propre goût, avec des oeuvres d'art plus inattendues comme ses deux Ed Ruscha. L'autre découverte plaisante a été son décorateur : on m'avait annoncé qu'il serait sur les lieux, ce qui m'agaçait d'avance. Mais il s'est avéré qu'il s'agissait de Paul Fortune, une de mes connaissances de mes années à Los Angeles. Du coup, c'est un très bon souvenir, ce shooting dans cette maison qui s'ouvre à l'arrière sur le Champ de Mars et ses touristes.



Los Angeles

C'était ma première collaboration avec "W", en 1997. Déjà la mode, l'art et les marques commençaient à marcher main dans la main. Dennis m'avait convaincu qu'il était stupide de rester sur la défensive. Il m'avait aussi donné entière carte blanche et un budget conséquent. Aucun de mes galeristes – à qui je n'avais d'ailleurs demandé aucune autorisation – n'a trouvé quoique ce soit à redire. Au contraire, ils ont aimé. J'avais dû suggérer le lieu : j'ai habité Los Angeles dans les années 80, c'est une ville familière où je me sens à l'aise. La mannequin était Kristin McMenemy, juste avant qu'elle n'arrête sa carrière pour s'occuper de son bébé. L'autre fille de la série était Erin O'Connor. L'histoire, c'était celle d'une jeune fille qui débarque à LA et cherche un endroit où loger. Comme cela se passe vers Hollywood, on l'associe plus ou moins avec l'industrie du cinéma. L'autre personnage est une de ces épouses malheureuses malgré leur situation financière. Je ne me souviens plus du lieu où on a shooté cette scène, mais ça devait être dans les collines, à cause de la vue. Dès le début, je n'ai pas eu de problème à intégrer les vêtements de designers dans ces histoires. Ça me paraît moins gênant que le problème de saisonnalité : avoir à shooter des vêtements d'hiver alors qu'il fait 40 degrés.

Exposition "Eleven", du 10 février au 5 mars 2011, galerie David Zwirner, 519 W 19th St, New York.

Catalogue "Philip-Lorca diCorcia: Eleven, W Stories 1997-2008", édité par Dennis Freedman - Editions Freeman Damiani.

Par Carole Sabas